

ANTIRESSE

Observe • Analyse • Intervient

Temps des troubles

Services spéciaux

Prigojinade

Danse grecque (2)

Lire Aymé



N° 396 | 2.7.2023

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Gérer le temps des troubles

IL FAUT SE MÉFIER DU SOLSTICE D'ÉTÉ. IL FAVORISE LES HALLUCINATIONS ET LES COUPS DE SANG, QUE L'ON SOIT À PARIS OU À MOSCOU.

Comme le temps accélère formidablement aux jours ultimes d'une ère, la Journée de Prigojine vaut les Cent-Jours de Napoléon. Toutes sortes de spéculations ont fleuri dans son sillage quant au sens et à la simple *rationalité* de sa mutinerie. Rébellion alimentée de l'étranger, enfumage («maskirovka») du Kremlin, coup de sang d'un mégalomane? Dans ce même numéro de l'Antipresse, Jean-Marc Boyv a recensé les thèses les plus répandues. Il y en aura d'autres, certes, mais ce n'est pas aujourd'hui ni demain que nous saurons le fin mot de cette curieuse histoire. Nous pouvons en revanche d'emblée en tirer quelques enseignements ainsi que des comparaisons éclairantes.

COMMENT DÉSAMORCER UNE GUERRE CIVILE?

La Jeanne d'Arc chauve a sans aucun doute, elle aussi, *entendu des*

voix avant de lancer sa «marche pour la justice» sur la capitale. Venaient-elles de l'intérieur ou de l'étranger? Du MI6 ou de la CIA? De la cinquième colonne libérale ou de la sixième colonne jusqu'au-boutiste? N'importe. Tant les provocations antérieures de Prigojine — qui n'hésita pas à se mettre en scène devant les cadavres de ses propres soldats —, que ses imprécations de la dernière minute montrent qu'il s'était figuré une audience complaisante, qu'il se croyait *attendu*. Or ni ses commandants, ni le peuple, ni l'armée, ni les libéraux, ni

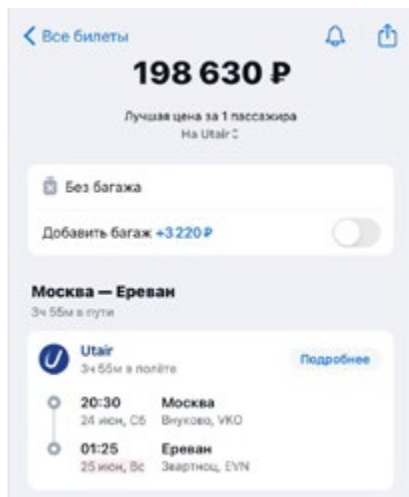


les ultras ne se sont ralliés à lui. Personne. Son éventuel comité d'accueil s'est carapaté de Moscou ventre à terre. Les sites spécialisés ont enregistré un envol simultané et en corolle de jets privés dans toutes les directions. Pour les plus pauvres, le 24 juin, un aller simple Moscou-Erevan en *low cost* et sans

bagage frôlait les 200 000 roubles — plus de 2000 euros.

D'aucuns ont prétendu que Poutine a utilisé son ancien cuisinier comme le musicien de Hamelin sa flûte: pour faire sortir les rats de leurs trous. Mais il ne faut pas complotifier les choses. Toute personne sensée, voyant qu'elle a affaire à un fou, cherche spontanément à l'empêcher de nuire d'abord, et aussitôt après à en tirer parti. Prigojine était comme le gosse à qui l'on apprend à conduire un vélo. Les uns l'ont poussé dans le dos, les autres l'ont cueilli avec des coussins après quelques mètres en roue libre. Mais pour éviter la casse, il leur aura fallu développer un doigté exceptionnel. L'expédition Wagner était armée jusqu'aux dents, forgée au combat et très nerveuse. Les pilotes envoyés pour l'encadrer l'ont appris à leurs dépens en testant la redoutable couverture antiaérienne d'une colonne russe en rase campagne. Ils auront été les seules victimes de cette folle journée. Leur mort prouve aussi l'inanité des thèses soupçonnant une opération montée par le Kremlin.

L'équipée avait quelque chose de médiéval: un seigneur de la guerre en disgrâce lance sa troupe de spadassins et de forçats à l'assaut de la capitale pour obtenir la tête des boyards paresseux. Les médias occidentaux en ont tiré un argument supplémentaire pour brocarder l'arriération de la Russie, ce «colosse aux pieds d'argile» étalant ses combats de coqs à la face du monde entier. L'issue de la journée les a fort contrariés. Ils espé-



raient un bain de sang à Moscou, or les Moscovites en mode estival n'ont même pas interrompu leurs bains de pieds. La Russie a amorti la mutinerie avec adresse et sang-froid. Peut-être, justement, parce qu'elle est «arriérée» selon les critères de Paris et Washington.

L'auteur qui signe «Big Serge» est l'un des analystes les plus sagaces de la guerre actuelle, et de la stratégie en général. Le 25 juin, il a publié sur Twitter une pensée étonnamment profonde qui nous livre une clef non seulement de cette aventure, mais du malentendu d'ensemble entre Russie et Occident:

«Si la saga Wagner a tant dérouté les Occidentaux, c'est parce qu'une vie de grandeur n'est plus imaginable pour la plupart d'entre eux. Nous supposons que les hommes doivent être les objets de forces politiques et de scénarios historiques; jamais des sujets agissant librement dans le temps et l'espace, et assumant

les conséquences. Une telle vitalité nous est étrangère.»

Les hommes devenus objets plutôt que sujets de leur propre destin: n'est-ce pas une définition quasi parfaite de la «fin de l'histoire», ce fantasme central de la postmodernité? Dont l'équivalent biologique serait la *castration*?

Quelques jours plus tard, la mise à mort du jeune Nahel pour refus d'obtempérer provoquait un embrasement des banlieues françaises qui ne fait que s'aggraver à l'heure où j'écris, entraînant déjà des départs d'incendie en Belgique voisine.

ALEA JACTA EST. OU PAS?

Ironie de l'histoire: on peut lire, entre les événements de Russie et ceux de France, un rapport causes-conséquences spectaculairement inversé. Là, la mutinerie de toute une armée en temps de guerre finit en pétard mouillé; ici, un fait divers, si tragique qu'il soit, met le pays en feu, comme un mégot fait partir en fumée des milliers d'hectares de garrigue quand elle est bien sèche. Mais voici ce qui me semble en être l'une des raisons. En Russie, nous voyons encore des sujets de l'histoire. Des hommes qui, fondamentalement, ne diffèrent guère de César lorsqu'il franchit le Rubicon: les dés sont jetés, avec eux roule notre destin, et nous l'assumerons. L'un — Prigojine — engage sa vie sur de vagues promesses ou de grossières flatteries; l'autre — Poutine —, laisse la colonne de Mad Max arriver aux portes de Moscou avant de

donner des ordres sans retour. Entre-temps, il consulte ses ministres, ses policiers, ses alliés et voisins, remue ciel et terre pour éviter le recours à la violence. Il sait qu'au moindre faux pas, les hyènes anglo-saxonnes auront ce qu'elles désirent si ardemment: la guerre civile et le dépeçage de la Russie. Mais il a résisté. «Vous n'aurez pas ma haine!», comme on aime à le dire par chez nous.

En fin de compte, c'est le président biélorusse qui réussira à s'entremettre pour faire baisser les armes. C'est en tout cas la version admise. Loukachenko lui-même racontera le détail des tractations avec un zeste de gasconnade. Il se vantera d'avoir dissuadé Poutine de détruire le rebelle. Le moustachu, comme Poutine, comme Prigojine, est un *sujet* de l'histoire. Il se veut maître des événements, mais accepte la possibilité qu'ils se retournent contre lui. Prigojine aurait pu ne pas vivre la fin de cette journée, il le savait. Il finit en exil dans un royaume voisin comme un prince rebelle de l'ancien temps.

À présent, imaginons un scénario où ces mêmes hommes auraient été des *objets* du destin, en d'autres termes des observateurs cyniques et impuissants de leur propre vie. Vladimir Poutine, plus intéressé par un concert de Tchaïkovsky que par la marche de Wagner, donnant des ordres hâtifs aux chefs de la sécurité: «Grillez-moi tout ça au thermo-barique, et qu'on n'en parle plus. Ah, et n'oubliez pas d'enclencher l'état d'urgence en quittant le bureau». À

quoi ressemblerait la Russie une semaine plus tard?

Elle ressemblerait peut-être à ce pays dont le chef d'État est allé danser sur Elton John au deuxième soir des troubles avant de prendre l'avion pour on ne sait où et d'imputer lesdits troubles à l'influence néfaste des jeux vidéo. À ce pays où l'on semble ne plus savoir rien faire d'autre que verser de l'huile sur le feu. Où les officiels ne savent plus trouver une parole adéquate et simplement humaine. Où la secte des *festivus* bien-pensants se précipite sur la souffrance des victimes pour l'éviscérer, la surjouer et la rendre détestable. Où les médias de grand chemin s'emploient puérilement à ne pas voir les émeutes ethniques quand le monde entier, déjà, les appelle de leur nom. Où l'avocat du policier responsable — qui n'est peut-être pas le tueur qu'on dépeint, mais peu importe à cette heure — s'occupe surtout de faire sauter la mise en détention de son client. On constate partout un manque de tact, une insensibilité à la situation qui font douter de l'équilibre mental du personnel parlant et dirigeant. Dans son dernier grand entretien, sorti justement ces derniers jours, Emmanuel Todd suggère que c'est moins de la politique des élites européennes qu'il faudrait s'occuper que de leur santé psychique. La manière dont elles ont abandonné tout leur pouvoir aux Américains et laissé leurs propres sociétés partir à la dérive équivaut pour lui à un «dérangement mental». Comme pour lui faire

écho, Sergueï Lavrov exprime «de sérieux doutes quant à l'adéquation de plus d'un leader occidental».

UNE PÉNIBLE RENCONTRE AVEC LE RÉEL

...Et faisons enfin l'exercice à l'envers: M. Macron®, soudain saisi d'un accès de maturité psychique, laissant tomber Elton John ce soir-là et prenant son téléphone pour, comme l'a fait Poutine, dresser l'inventaire des forces en présence et des issues possibles. Qui aurait-il pu, ou dû, appeler en premier? Par exemple, le président algérien Tebboune. Il lui eût fallu pour cela s'incliner péniblement devant une réalité que l'officialité française passe son temps à nier: que le drapeau algérien se voit plus souvent dans les banlieues que le français et que la France tolère sur son sol des enclaves où ses forces de l'ordre se trouvent en territoire ennemi et où des gouvernements étrangers disposent probablement de plus d'influence que le sien propre. L'Algérie l'a du reste diplomatiquement rappelé en exprimant sa préoccupation dans un communiqué chargé de sous-entendus. Encore faut-il pour les comprendre avoir un sens de la diplomatie et être prêt à négocier un enjeu réel. Or c'est bien le problème: comme nous l'avons relevé plus d'une fois au sujet de la guerre en Ukraine, il n'y a plus de diplomatie en Occident. Il n'y a que des injonctions péremptives et des surenchères aux issues généralement désastreuses. Voyez Mme Baerbock, la ministre des

affaires étrangères allemande, avec ses petits poings serrés, moins petits et moins serrés toutefois que sa cervelle. Au lieu de s'adresser à ceux qui pouvaient éventuellement aider à amortir la vague — au risque d'y laisser des plumes comme Poutine a cédé face à Prigojine un peu de son aura de toute-puissance au nom d'un but supérieur —, Macron® a mobilisé une légion policière sans précédent. Comme s'il était dans un jeu, une parodie néronienne, lauriers au front et harpe à la main. Comme s'il était le spectateur désintéressé de ses propres actes. Comme si ce qui arrive en France ces jours-ci n'était rien d'autre qu'une poussée de fièvre locale. Alors même que cet incendie a des ramifications géopolitiques évidentes.

Faut-il rappeler ici que la France est cobelligérante en Ukraine, que son président l'a fièrement claironné, et que les Russes n'oublient pas que ses canons CAESAR et ses missiles SCALP servent à estropier leur population dans le Donbass? Faut-il souligner que les Russes ne répliquent jamais du tac au tac, mais à l'endroit et à l'heure où on ne les attend pas? Faut-il noter d'autre part — vos

médias ne le feront pas — que l'Algérie vient de demander son adhésion au BRICS et que cela implique une certaine solidarité avec la Russie, comme les gouvernements brésilien et sud-africain l'ont rappelé à l'Occident (sans même parler des Iraniens et des Chinois)?

Je ne pousserai pas mon imagination de romancier jusqu'à supposer que la Russie soit en train d'ouvrir un front intérieur dans un pays hostile qui est aujourd'hui l'un des piliers de l'OTAN par le truchement d'un allié candidat au BRICS. Je me contente de noter que dans un tel contexte, s'assurer la coopération d'Alger devrait être l'un des soucis majeurs de la présidence française. Mais que pèsent ces menus tracas face à un concert d'Elton John?

POST-SCRIPTUM

Eric Werner me signale un autre point commun probable entre la saga Wagner et les émeutes françaises: des histoires de sous. Une manière musclée, ici comme là-bas, d'en réclamer davantage. Mais c'est tout un autre aspect de la dégradation des États en sociétés mafieuses, qui mérite un traitement à part.



ENFUMAGES par Eric Werner

Les services spéciaux, ou l'absence de limites

LES SERVICES SPÉCIAUX SONT UNE MÉTONYMIE. ILS SONT EN PLUS PETIT CE QUE LE RÉGIME OCCIDENTAL EST EN PLUS GRAND. ILS NOUS AIDENT AINSI À MIEUX LE COMPRENDRE. AVANT TOUT LE MONDE, JOHN LE CARRÉ AVAIT COMPRIS LEUR FONCTION ET LEUR VOCATION DANS LA SOCIÉTÉ ULTRALIBÉRALE DU XXI^E SIÈCLE.

Dans son roman *Une vérité si délicate*, paru en 2013, John le Carré décrit les dérives des services spéciaux anglais, qui, sous couvert de lutte contre le terrorisme, se livrent à toutes sortes de trafics sans lien vraiment très clair avec la sécurité nationale(1). Il décrit aussi l'emmêlement du public et du privé, avec la montée en puissance des sociétés de mercenaires, sociétés auxquelles les États s'en remettent parfois du soin de faire la guerre, en application d'un principe actuellement très à la mode: celui de l'externalisation des tâches. On le voit avec le téléphone, la poste, mais aussi de plus en plus avec la sécurité. Conséquence, tout dysfonctionne, mais cela n'a pas

beaucoup d'importance, car l'État s'en met plein les poches, et avec lui bon nombre de grands serviteurs de l'État.

Sauf que parfois il y a des morts, des gens se trouvant là par hasard. Plus grave encore, il y en a d'autres qui prennent des photos. Eux, en revanche, ne sont pas là par hasard. Comment gérer la situation?

Sous un autre angle encore, la question posée dans le roman est celle des services spéciaux et de leur place dans le régime occidental. Chacun voit bien que le régime occidental s'est sensiblement transformé au cours de la période récente. À la fin du siècle dernier, beaucoup d'observateurs parlaient du déclin

de l'État et du risque concomitant d'un possible retour à l'anarchie(2). Entretemps la situation s'est complètement retournée. Personne ne parlerait plus aujourd'hui du déclin ou du dépérissement de l'État. L'État s'est au contraire considérablement renforcé. Jamais, même, d'une certaine manière, il n'a été aussi fort qu'aujourd'hui. Or, pour l'essentiel, il le doit aux services spéciaux, services auxquels il fait de plus en plus appel pour régler toutes sortes de problèmes au plan aussi bien externe qu'interne. Les services spéciaux ne sont plus simplement un organe parmi d'autres de l'État, mais bien son organe le plus important.

MONTÉE EN PUISSANCE

On pourrait résumer la situation actuelle en trois points:

1. La force actuelle de l'État est avant tout celle des services spéciaux. Si l'État continue encore à pouvoir se revendiquer du monopole de la violence physique légitime (nonobstant les tendances centrifuges à l'œuvre dans la société), c'est à ces derniers avant tout qu'il le doit. L'armée et la police glissent à l'arrière-plan.
2. Les services spéciaux sont ce qu'il y a de plus profond dans l'État, et en ce sens ils représentent l'État profond. On laisse ici ouverte la question de savoir s'il existe quelque chose de plus profond encore que l'État profond.
3. Les moyens auxquels les services spéciaux ont recours diffèrent sensiblement de ceux utilisés respectivement par l'armée et la police. Ils sont *sui generis*, et par ailleurs *sans limites*.

C'est sur ce dernier point surtout que le roman de le Carré attire

notre attention. Avec les services spéciaux, nous dit le Carré, tout devient possible. Il n'y a plus ni loi, ni droit, ni justice. Tout devient possible, et donc il n'y a plus non plus aucune limite. Les services spéciaux sont prêts à tout pour se défendre eux-mêmes et défendre leurs secrets. Ils ont en particulier leur propre justice fonctionnant sur le modèle des juridictions totalitaires. Concrètement, les juridictions régulières sont ici remplacées par des tribunaux d'exception. Les juges sont «soigneusement sélectionnés et très rigoureusement briefés» (p. 285). Les demandeurs ne peuvent même pas assister aux séances, qui par ailleurs sont tenues secrètes. Ces juridictions ont donc avant tout une fonction d'intimidation. Leur simple existence oblige les gens à se tenir tranquilles. En règle générale, c'est ce qui se passe, les gens se tiennent tranquilles. Mais pas toujours. Certains entrent en dissidence. Mais là vraiment, si l'on a un conseil à leur donner, c'est de faire très, très attention: un accident est si vite arrivé.

On pourrait dire en ce sens que les services spéciaux sont une enclave totalitaire en territoire non totalitaire. Sauf qu'il est très difficile désormais de dire où commencent et où finissent les services spéciaux. Les frontières sont floues. Ni en Suisse ni en France, il n'existe, que je sache, de juridictions d'exception, en revanche les lois d'exception sont légion, ce qui revient très exactement au même. Bien plus, ces lois d'except-

tion sont le plus souvent maintenant intégrées au droit ordinaire. L'exception est donc devenue la règle. Il y a aussi des effets de contamination. On le voit notamment avec les violences policières. On ne peut pas dire qu'il y ait d'un côté ce que fait ou ne fait pas la police et de l'autre ce que font ou ne font pas les services spéciaux. Ce n'est pas en vain par exemple que l'ancien directeur de la DGRI en France a récemment été nommé au poste de préfet de police de Paris. Les violences policières en France sont bien antérieures à cette nomination emblématique, mais cette nomination attire l'attention sur la dépendance croissante de la police aux services spéciaux, qu'elle tend de plus en plus à imiter. C'est ce qu'on observe également en Suisse.

De même, les forces spéciales font-elles partie de l'armée ou des services spéciaux? Des deux, mon général. On ne dira évidemment pas que l'armée n'est plus qu'un simple appendice des services spéciaux, mais là aussi l'effet de contamination est manifeste.

Par ailleurs, si l'on admet que les services spéciaux représentent le cœur du pouvoir en Occident, ce que font ou ne font pas les services spéciaux ne saurait bien évidemment rester sans influence sur le fonctionnement d'ensemble de la société. Ils suintent et déteignent. Les États-Unis font leur possible pour maintenir le secret de leurs activités à Guantanamo ou dans les prisons secrètes de la CIA disséminées à travers le monde, mais inévi-

tablement la vérité finit par se faire jour, et ce n'est pas nécessairement bon pour le moral (pour la morale, en revanche, oui). De plus, cela fait tache d'huile, comme en témoignent les lois antiterroristes, ainsi que d'autres lois ou décrets de ce genre(3). Autant qu'elles le peuvent, les autorités s'emploient à maintenir certaines apparences. Sauf, comme le relève Tocqueville, que le peuple «ne se laisse pas prendre aussi aisément qu'on se l'imagine aux vains semblants de la liberté»(4).

LA RÉALITÉ DE LA CHOSE

Bref, le roman de le Carré ne nous éclaire pas seulement sur les services spéciaux en Occident, mais sur l'Occident lui-même, l'Occident dans son ensemble. Les services spéciaux sont une métonymie. Ils sont en plus petit ce que le régime occidental est en plus grand. Ils nous aident ainsi à mieux le comprendre. Pour savoir à quoi ressemble à présent ce régime, il faut lire les romans de le Carré. Au-delà, on est évidemment tenté de faire certaines comparaisons. L'absence de limites n'est pas absolument une nouveauté en Occident. Sans remonter à Sophocle et à son analyse de l'*hybris* dans *Antigone*, on pense au nazisme et au stalinisme: au nazisme en particulier. Les gens n'aiment pas trop qu'on fasse ce genre de comparaisons, elles les mettent mal à l'aise. Mais quand on voit l'état actuel de nos sociétés, on se dit qu'on leur rend ainsi plutôt service. Le roman de le Carré est de 2013. Trois ans plus tôt, en 2010, le cinéaste

Jerzy Skolimowski avait consacré un film aux prisons secrètes de la CIA, film intitulé *Essential Killing*(5). Là aussi, tout tournait autour de l'absence de limites. J'ignore si un jour un film sera tourné sur les violences politiques en France, mais s'il devait l'être, on voit mal comment il pourrait éluder le problème.

Je sais que tout ce que je viens de dire est scandaleux, mais je pense aussi qu'à un moment donné il faut arrêter de se payer de mots: démocratie, État de droit, la justice qui fait son travail, etc., et accepter de regarder la réalité en face: la «réalité de la chose», comme le disait Machiavel. Les romans de le Carré nous y aident. Cela étant, le Carré ne se contente pas de décrire une certaine réalité, son livre comporte également une dimension morale («que faire?»). Certains diront que, la réalité étant ce qu'elle est, il n'y a qu'à s'adapter à la réalité, à suivre le courant. Or ce n'est pas là du tout le message. Nous n'avons pas à suivre le courant, mais au contraire à lui résister. Le Carré nous incite à la résistance. Je revien-

drai donc la semaine prochaine sur ce livre étonnant et d'une grande profondeur.

NOTES

1. John le Carré, *Une vérité si délicate*, Seuil, 2013.
2. Cf. p. ex. Martin van Creveld, *The Rise and Decline of the State*, Cambridge University Press, 1999. Cf. aussi Robert D. Kagan, *The Coming Anarchy*, Random House, 2000.
3. Cf. Amélie Férey, *Assassinats ciblés, Critique du libéralisme armé*, CNRS éditions, 2020.
4. *L'Ancien Régime et la Révolution*, Livre II, chapitre 3.
5. Avec Emmanuelle Seigner dans un des rôles. Pour rappel, Emmanuelle Seigner est l'épouse de Roman Polanski, auteur (entre autres) d'un film sur les réseaux d'influence de la CIA dans la classe politique européenne, sorti également en 2010: *The Ghost Writer*. Évidemment on est amené à se demander si ces deux films n'ont pas été conçus ensemble. En tout état de cause, ils s'éclairent bien l'un l'autre. Voir aussi: Éric Werner: «Assange, Polanski, Ghosn: l'État de droit et ses limites», AP216 | 19/01/2020; Slobodan Despot: «L'hypothèse Polanski (1)», AP346 | 17/07/2022; «L'hypothèse Polanski (2)», AP347 | 24/07/2022.

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)



LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

Bilan provisoire de la Prigojinade

LA MUSIQUE D'EVGUÉNI PRIGOJINE N'A GUÈRE EMBALLÉ SON AUDITOIRE. PRIVÉ DE SOUTIENS ET DE PUBLIC, IL A FINI PAR RENDRE LES ARMES SANS GLOIRE ET SANS VIOLENCE. LES MÉDIAS OCCIDENTAUX AVAIENT POURTANT PLACÉ DE GRANDS ESPOIRS DANS SA MUTINERIE. LA FIN DU SPECTACLE, SANS LE BAIN DE SANG ATTENDU, LES A ÉNORMÉMENT DÉÇUS...

La Marche sur Moscou aurait pu ressembler à la Marche sur Rome si Prigojine avait réuni en lui ne serait-ce qu'une infime partie des ambitions de pouvoir de Mussolini, l'ombre d'un programme politique et un début de soutien dans une population peu encline à se soulever. Avec la mutinerie du groupe Wagner, on a plutôt assisté à une version opéra-bouffe d'une révolte vouée à l'échec dès le départ. Ironie de l'histoire, les mercenaires de Wagner étaient tout prédestinés à jouer leur partition, puisqu'en Russie on les appelle «les Musiciens».

Cette vision fantasmée des récents événements, en rompant avec la monotonie des rapports sur les avancées et les reculs du front ukrainien, fait partie des scénarios fantaisistes égrenés par nos médias sur le complot fomenté par Prigojine,

dont l'ambition aurait été de viser Poutine en personne. Certains politologues, même parmi les plus avertis, ont avancé divers scénarios que l'on peut qualifier d'assez peu réalistes, voire complotistes. L'un d'entre eux est Idriss Aberkane. Universitaire atypique et blogueur très écouté, il ne craint pas d'utiliser le vocable russe «maskirovka», qui relève de la théorie militaire soviétique et désigne une opération masquée, visant à abuser l'ennemi. Selon ce scénario trompeur, le Kremlin aurait imaginé de faire croire à une vraie insurrection et fait semblant de dégarnir la ligne de front du Donbass pour mater les mercenaires insurgés. Kiev est tombé dans le piège et a relancé sa contre-offensive, qui au lieu de foncer dans les lignes russes comme dans du beurre s'est heurtée à un mur.

Pour d'autres observateurs, l'opération de tromperie — en novlangue, une psyop — était encore plus subtile et consistait à déplacer subrepticement les mercenaires de Wagner vers la Biélorussie. Le groupe Wagner ayant terminé son contrat dans le Donbass par la victoire de Bakhmout, il était temps de l'atteler à une nouvelle tâche. Celle d'ouvrir un nouveau front à une centaine de kilomètres de Kiev, tout en laissant l'armée régulière «finir le travail» au Donbass.

Pour quitter le terrain des narratifs bourrés d'hypothèses et de points d'interrogation, on peut se référer à d'autres figures historiques comparables pour bien comprendre celle de Prigojine. Le professeur Bernard Wicht, un grand maître de l'histoire militaire (et habitué des colonnes d'Antipresse), remonte jusqu'au XVI^e siècle, à une époque où le mercenariat faisait florès. Il donne en exemple Wallenstein, un grand condottiere qui est parvenu à réunir à son service une armée de 50'000 hommes et devenir un pion incontournable dans les affrontements de la guerre de Trente Ans.

Le mercenariat a ses lois propres et fait de la guerre une activité très lucrative en recourant à des méthodes qui tiennent du banditisme. Le chef mercenaire Prigojine a été à bonne école dans les milieux mafieux du Saint-Pétersbourg des années 90. Il a passé neuf ans en prison pour vols et autres larcins, ce qui ne l'a pas empêché par la suite de faire fortune dans des activités

centrées sur les casinos et la grande restauration. Il est ainsi devenu le maître de cuisine et de cérémonie des grands événements du Kremlin, ce qui lui a valu le titre de Chef de Poutine! La place importante qu'il avait prise auprès de Poutine n'a pas échappé au président Chirac, lorsque celui-ci a été l'hôte de Poutine à Sotchi. Le voyou et voleur de petits et grands chemins est ainsi devenu un oligarque affairiste dont on ne questionne pas l'origine de la fortune. Une fortune qui lui a permis d'engager contre une solide rémunération les forts à bras du milieu et d'anciens camarades de captivité, pour former une armée privée de plusieurs milliers d'hommes.

À son origine en 2014, le groupe Wagner était destiné, comme tout mercenariat, à intervenir à l'étranger, notamment en Syrie aux frais de la Russie ou en Afrique au service de gouvernements placés devant le défi du terrorisme ou désireux de se libérer de la protection d'anciens colonisateurs. La donne a changé en 2022, lorsque la Russie qui ne s'était pas attendue ni préparée à son opération spéciale a eu recours aux mercenaires aguerris de Wagner pour pallier l'insuffisance et le manque d'expérience de ses troupes régulières. Plusieurs contrats ont été conclus entre le Kremlin et Prigojine, le dernier devant expirer au printemps 2023. Dans l'intervalle, Prigojine a pu recruter à tour de bras dans les prisons de Russie pour compléter ses effectifs. À l'échéance de son contrat, les soldats de Wagner

devaient se retirer du front et reprendre leurs activités normales ou rejoindre les troupes régulières.

Voyant approcher la fin de son mandat — et peut-être aussi la fin des prébendes qu'il en retirait, Prigojine a rué dans les brancards. Il s'est mis à accuser le haut commandement et le ministre de la Défense de toutes les faiblesses et erreurs stratégiques possibles tout en attribuant à ses milices le mérite de la prise de Bakhmout. Son contrat a été prolongé d'un mois, mais rien n'a pu calmer sa colère. Il a même monté une attaque bidon de l'armée régulière contre ses propres troupes. Dans une récente interview avec André Bercoff sur Sud Radio, Jacques Baud, que l'on ne présente plus, insiste sur l'importance que représente pour un mercenaire la fin d'un mandat et attribue la rébellion de Wagner à ce que Prigojine considère comme le sommet de l'injustice au vu des résultats remportés par ses soldats sur le front ukrainien.

En clair, avec sa bande de baroudeurs et de repris de justice, Prigojine, lui-même personnage très douteux, n'a jamais joui dans la société russe de la considération et de l'aura d'un chef qui lui aurait permis de mener une révolte populaire, comme en a bénéficié l'ataman cosaque Pougatchev au XVIIIe siècle à qui on a voulu le comparer. Il est peu probable qu'il comptât parmi les hauts gradés de l'armée régulière, qu'il a insultés publiquement, assez

d'amis pour concocter un putsch de généraux à la mode sud-américaine. Peut-être disposait-il dans l'entourage de Poutine d'affidés prêts à trahir leur maître? Quoi qu'il en soit, la colonne qui s'est dirigée sur Moscou avait toutes les chances de finir dans un bain de sang. Poutine a eu le sang-froid de ne pas intervenir par la force et de laisser les insurgés s'approcher de Moscou pour négocier en quelques heures et avec l'aide de Loukachenko une voie de sortie honorable pour Prigojine. Honorable n'est peut-être pas le bon mot, puisque Poutine a parlé publiquement de trahison, sans toutefois nommer explicitement le traître. La porte de sortie ne concernait pas seulement le chef, mais aussi sa piétaille, qui a eu le choix entre trois solutions: s'enrôler dans l'armée régulière, rentrer au foyer en déposant les armes ou poursuivre une carrière de mercenaire au Bélarus.

Devant le spectacle d'une Russie divisée de l'intérieur et prête à tomber en quenouille, sans même que la CIA et les ONG de Soros n'y mettent le petit doigt, les médias occidentaux de grand chemin ne pouvaient que se délecter. Maintenant que le soufflé est retombé, ils cultivent encore une joie maligne à stigmatiser un Poutine plus affaibli que jamais. Pas sûr pourtant que les Russes dans leur grande majorité ne lui soient pas reconnaissants d'avoir épargné au pays une nouvelle tragédie.



DOCUMENT par Slobodan Despot

Une leçon de danse grecque (2)

POURSUITE DE NOTRE GRAND ENTRETIEN AVEC JOHN HELMER ET ALEXANDER MERCOURIS ENTAMÉ DANS LE DERNIER NUMÉRO. OÙ L'ON ABORDE EN TOUTE FRANCHISE DES QUESTIONS HAUTEMENT SUBTILES ET MÉCONNUES, TELLES QUE LA GÉOPOLITIQUE DU MONDE ORTHODOXE ET AUTRES VUES DE L'ESPRIT.

Dans cette partie de l'entretien, nous abordons la question des relations entre Grèce et Russie par le biais d'un canal qu'on pourrait imaginer comme un facteur de rapprochement, alors que c'est plus souvent une pomme de discorde: leur commune appartenance à l'orthodoxie. Pour comprendre le débat au sujet des schismes, il est bon de rappeler que l'Église orthodoxe russe a connu plusieurs divisions au cours du dernier siècle, notamment et en premier lieu la séparation de l'Église hors frontières, fermement anticommuniste, d'avec le Patriarcat de Moscou contrôlé par le pouvoir bolchevik. La réunion de ces deux branches parallèles d'une même Église n'a été réalisée qu'en 2007.

Ces dernières années, c'est la création en 2018 de l'Église orthodoxe d'Ukraine dans le berceau historique de l'orthodoxie russe — à Kiev — qui a ébranlé et divisé le monde orthodoxe. Cette initiative éminemment politique n'a été reconnue que par une infime minorité d'Églises orthodoxes (Constantinople, essentiellement), elle n'a aucune légitimité historique et ne rassemble qu'un nombre symbolique de fidèles, mais elle jouit, comme on l'imagine, d'importants soutiens dans le monde occidental. Enfin, il est important de souligner que l'orthodoxie est ici considérée dans son rôle purement politique et géopolitique et que nos interlocuteurs ont limité leurs jugements à ces aspects précis, sans

aborder la dimension spirituelle des protagonistes et des situations. Cette dimension me semble, à titre personnel, plus importante qu'elle n'apparaît d'ici, mais c'est déjà le

sujet d'un autre article — ou d'une postface. (SD)

- Episode précédent: «Une leçon de danse grecque (1/3)», AP395.

DEUXIÈME PARTIE: L'ORTHODOXIE A-T-ELLE UN SENS EN GÉOPOLITIQUE?

Conversation avec John Helmer et Alexander Mercouris, 13 juin 2023.

SLOBODAN DESPOT

Si la diplomatie russe ou grecque actuelle comporte encore une part d'émotion, qu'en est-il de l'orthodoxie? Existe-t-elle en tant que facteur géopolitique?

ALEXANDER MERCOURIS

Je pense que cela a existé dans le passé, mais on risque d'exagérer son importance aujourd'hui. Il est probablement vrai que beaucoup de chrétiens orthodoxes grecs éprouvent un attachement sentimental à l'égard de leurs frères orthodoxes issus de la grande nation orthodoxe qu'est la Russie. Mais dans la mesure où les Grecs ont tendance à aimer la Russie, je pense que cela a probablement moins à voir avec l'orthodoxie qu'avec l'histoire. Le fait est que les Russes ont joué un rôle absolument essentiel dans l'indépendance de la Grèce. C'est un fait aussi que si vous êtes de gauche, vous avez été compagnon de route de l'Union soviétique et c'est une chose qu'il ne faut pas sous-estimer. Il y a encore beaucoup de Grecs avec ce genre d'antécédents. Mais si vous parlez des Églises, de l'Église russe et de l'Église grecque, il faut dire tout de suite qu'elles ne se sont jamais vraiment entendues. Le patriarche de Constantinople, qui est essentiellement un dignitaire grec, qui fait partie du système ecclésiastique grec, a toujours été en rivalité avec le patriarche de Moscou. Selon mon expérience, lorsque je me suis rendu dans des

églises russes, il y a de plus en plus de divergences dans la manière dont la liturgie est conduite. Et lorsque vous parlez avec des prêtres grecs (je n'ai jamais parlé avec des prêtres russes), ils vous adressent des signaux du genre: qui sont ces gens, les Russes, qui viennent interférer avec l'orthodoxie? Nous sommes tous orthodoxes, mais, vous savez, *nous étions les premiers*. En même temps, les Grecs sont alarmés du fait que l'orthodoxie rassemble aujourd'hui des centaines de millions de personnes, alors que nous ne représentons qu'une petite communauté locale. Cela nous rend nerveux à leur sujet. Je n'ai donc jamais eu l'impression que nos deux Églises s'entendaient très bien, contrairement, par exemple, à l'Église serbe, qui a un lien beaucoup plus fort, je pense, avec la Russie que l'Église grecque. Je dirais qu'il s'agit d'une rivalité avec un certain degré d'hostilité. Et bien sûr, si vous parlez du monde orthodoxe grec, qui ne se limite pas à la Grèce — n'oubliez pas qu'il y a beaucoup de Grecs aux États-Unis, y compris un grand nombre d'ecclésiastiques —, ils ont tendance à épouser les points de vue américains. C'est en tout cas mon expérience.

JOHN HELMER

Je me souviens d'un dîner au temps où j'étais encore *persona grata* à l'ambassade de Grèce à Moscou. Je ne sais plus qui était l'invité d'honneur russe, mais l'ambassadeur m'avait fait asseoir à la table du patriarche, c'était alors Alexis II, entouré de quelques prêtres. Et j'avais

avec moi mon interprète russe, orthodoxe elle aussi. Ce que je ne suis pas moi-même. Alexis II m'a semblé être un peu simplet. Il ne comprenait pas grand-chose à quoi que ce soit, et la thématique des relations plurimillénaires entre orthodoxies lui semblait indifférente. Il paraissait tout à fait indifférent aux questions de stratégie, de sécurité et de relations internationales. C'est bien beau de parler de liens sentimentaux, mais les Grecs se souviennent que les Russes avaient promis de venir à leur secours et qu'ils ne sont pas venus. Ils ont trahi la rébellion crétoise contre les Turcs au XVIIIe siècle. Il y a donc eu des hauts et des bas. Accessoirement, les adjudants du patriarche étaient occupés à épier mon assistante et à lui murmurer des choses, ce qui est un comportement inacceptable en présence d'un patriarche. Si vous êtes Grec et que vous voulez profiter, manipuler, créer des relations, vous devez comprendre comment les ecclésiastiques de l'autre Eglise fonctionnent. Poutine, à son crédit, a tenté plus tard d'adopter une attitude humble à cet égard. Il s'est rendu au mont Athos, il a fait preuve d'un certain respect pour l'Église grecque, ce qui fournit une très bonne base de négociation. Mais ensuite, on négocie — or qui dit négociation dit contrepartie. Je pense que le successeur d'Alexis, le patriarche Cyrille, est un homme très intelligent et compétent, et il est entouré d'évêques beaucoup plus aptes. Je ne pense pas que ceux-là passent trop de temps à zieuter les robes des jeunes femmes. De l'autre côté, aux États-Unis, le département d'État et le diocèse grec de New York ont fait un excellent travail en encourageant le schisme de l'Église russe hors frontières. Je ne connais pas les tenants et les aboutissants, Alexander en sait beaucoup plus que moi, mais les Américains ont financé le schisme. Un divorce coûte de l'argent, dans toutes les religions. Les prêtres doivent être payés pour continuer

d'officier, et les Américains ont fait là du bon travail.

LE SCHISME UKRAINIEN

SLOBODAN DESPOT

Nous avons maintenant un autre schisme dans l'Église russe, en Ukraine. Celui-ci aussi a été financé et aidé par le département d'État, bien sûr, mais aussi par le patriarcat de Constantinople. Les Russes en sont très amers.

ALEXANDER MERCOURIS

Je pense bien qu'ils le sont, et je pense que tu as tout à fait raison de souligner que les schismatiques sont financés par le département d'État. Mais encore une fois, j'ai également l'impression que les Américains ont très bien saisi cette tension constante entre les deux Églises, entre d'une part l'Église grecque et le patriarche de Constantinople, et d'autre part le patriarcat de Moscou. Je ne dis pas que cela se serait produit tout seul et n'importe où. Il est évident qu'il aura fallu l'intervention des Américains. Mais j'ai parlé à l'un des fonctionnaires travaillant avec le patriarche de Constantinople, et j'ai eu l'impression qu'ils n'étaient pas particulièrement désireux de causer des ennuis au patriarche de Moscou. De leur point de vue, rabaisser Moscou — étant donné qu'il s'agit de loin du plus grand patriarcat, avec un effectif de fidèles incomparablement plus important que celui de n'importe quelle autre Eglise orthodoxe, n'était pas sans intérêt pour eux. Mais le patriarche de Constantinople sent qu'à terme, des gens pourraient commencer à s'adresser à Moscou plutôt qu'à lui. Et, bien sûr, l'argent a joué un rôle.

JOHN HELMER

Je suis d'accord avec cette analyse. L'autre schisme religieux se situait entre les partis communistes. La mauvaise gestion des relations entre les dirigeants du parti communiste grec et ceux du parti

communiste russe est comparable à la mauvaise gestion des relations entre les Églises. Peut-être pensons-nous, assis dans nos fauteuils des années plus tard, ou à l'étranger, que nous aurions pu faire mieux, mais l'arrogance personnelle qui déclenche ce genre de scissions a été lubrifiée par beaucoup d'argent et s'est ensuite transformée en lutte autour de biens immobiliers à Jérusalem et ailleurs. Je ne suis pas religieux, mais j'observe les affaires de l'Église en Russie, et je ne suis pas le seul à avoir enquêté à ce sujet. Mais la manière dont les clercs se sont emparés de biens immobiliers, d'églises, de monuments nationaux à Saint-Petersbourg, que j'ai documentée, la manière dont ils fonctionnent et pensent, doit être comprise. Je ne pense pas qu'il y ait quoi que ce soit d'inhabituel dans l'histoire chrétienne à ce sujet, ni dans l'histoire juive ni dans l'histoire islamique. Les cathédrales, les biens immobiliers, les trésors, l'or des coupoles, les prêtres, les séminaires, la perpétuation de l'Église, tout cela est vital. Cyrille est un homme d'affaires très ambitieux, sagace et efficace, mais, pour répondre à ta question, je ne pense pas qu'il ait su faire fonctionner la compétition géopolitique à son avantage par rapport au département d'État, au patriarche de Constantinople, à l'archevêque de Chypre et à l'archevêque de Grèce. C'est une occasion manquée, mais une fois que la guerre est déclenchée, tout devient une question militaire.

ALEXANDER MERCOURIS

En fin de compte, c'est en effet sur le champ de bataille que tout va se jouer. Il s'agit d'une opération de grande envergure. Elle ne réussira vraiment que si l'Ukraine l'emporte. Si l'Ukraine perd, le schisme s'effondrera de lui-même. Toute cette opération qu'a montée le département d'État sera une affaire embarrassante que tout le monde voudra oublier. À un moment donné, les deux patriarches,

Moscou et Constantinople, se réconcilieront et recommenceront à faire des affaires. À propos de l'incroyable sens de l'acquisition du patriarche de Moscou, il vient de se procurer l'un des tableaux les plus précieux d'Andreï Roublev. Sa Trinité a été retirée à la galerie Tretiakov pour lui être transmise. Je dois dire que j'en suis extrêmement contrarié. Comme beaucoup de Russes, j'en suis sûr.

JOHN HELMER

Souvenez-vous de la manière dont Napoléon a traité le pape. À un moment donné, il l'a enlevé et placé en détention. En fin de compte, le Concordat signé par Napoléon n'était mauvais ni pour la France laïque, ni pour l'Empereur, ni pour l'Église. Comment se fait-il que nous ne songions pas à traiter l'Église de manière napoléonienne? Il y a un temps pour la force, un temps pour la négociation, un temps pour la subtilité, un temps pour la brutalité, mais rien de tout cela n'a été employé. Or nous sommes en guerre en Europe, cela aurait dû être fait avant. J'ignore combien de personnes au Kremlin connaissent le Concordat de Napoléon et comment il l'a obtenu.

SLOBODAN DESPOT

À mon avis, John, je pense que ce serait impossible parce que la mission de l'Empire russe est étroitement liée à sa mission théologique depuis la prophétie selon laquelle Moscou serait la troisième Rome. Il s'agissait d'une déclaration impériale et théologique.

ALEXANDER MERCOURIS

Je me dois de répondre à cette remarque, car, contrairement à la plupart des personnes qui se réfèrent à cette citation, je l'ai lue et je l'ai même un peu étudiée. Cela repose sur un malentendu fondamental. L'auteur est un moine, je ne me souviens plus de son nom, il a écrit cela au début du XVI^e siècle, très peu de temps après la chute de Constantinople.

Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'avant la chute, l'empereur de Byzance essayait de trouver des alliés en Europe. Il avait commencé à se rallier à l'Église catholique et à accepter la primauté du pape. Bien sûr, cela a créé des conflits au sein de l'orthodoxie et a été considéré par beaucoup comme un acte d'apostasie, ou du moins d'hérésie. L'Église russe de l'époque l'a complètement rejeté. Ce que ce moine disait au souverain de Moscou (qui n'était pas encore officiellement tsar, mais plutôt grand prince), c'est à peu près ceci: «Deux Rome sont tombées parce qu'elles avaient embrassé l'hérésie. La première est devenue catholique, la seconde, Constantinople, a fait de même. Il n'en reste qu'une, la Russie. C'est la seule qui continue à défendre l'orthodoxie. Si vous faites comme l'empereur de Byzance et le pape de Rome, que vous embrassez l'hérésie et abandonnez la véritable défense de l'orthodoxie, ce sera la fin du christianisme dans le monde. Ce sera le moment où l'Antéchrist viendra, parce que ces deux Rome sont tombées. Il n'en reste qu'une troisième, et il n'y en aura pas de quatrième. Vous êtes notre dernier espoir. Vous êtes le dernier espoir de l'orthodoxie.» Il ne s'agit donc pas d'une déclaration impérialiste. Il s'agit, au contraire, d'une déclaration extrêmement centrée sur la défense et la protection de l'orthodoxie. Elle a été complètement détournée et mal comprise.

JOHN HELMER

Je ne peux qu'approuver cette analyse d'un point de vue politique et stratégique. Je ne pense pas qu'il y ait une ambition impérialiste russe ici. Je pense que le KKE, le parti communiste grec, a eu fondamentalement tort d'affirmer que l'opération militaire spéciale russe ou la stratégie russe en Ukraine soit impérialiste. Je pense qu'elle était, qu'elle est toujours et qu'elle sera de nature défensive. Il s'agit de défendre la survie de la Russie

contre une campagne qui a commencé dès les années 30, qui n'a pas cessé avec la disparition d'Hitler, qui n'a pas cessé avec la fin du Reich, qui a été reprise par les Britanniques et les Américains, et je considère qu'il s'agit d'une guerre continue visant à détruire la Russie. Pourquoi? Pour toutes les bonnes raisons géopolitiques européennes. Il fut un temps et une phase où la Russie, avec l'Allemagne, la France et l'Italie convalescentes, aurait pu établir une alliance significative qui eût fondamentalement remis en question l'empire américain, c'est-à-dire la menace impériale qui pèse sur la Russie. Je ne pense pas que la doctrine défensive russe, qu'elle soit militaire ou stratégique, soit chrétienne. Il y a beaucoup de croyants qui portent des icônes au combat et qui croient à l'au-delà. C'est très bien. C'est leur foi, mais ce n'est pas ce qui motive le président. Et il n'est pas, tant s'en faut, le seul décideur en la matière. Il a été le plus réticent des décideurs à bien des égards. Ainsi, que l'on considère la situation en termes militaires, de sécurité politique ou de stratégie, et que l'on ajoute les armes nucléaires à tout cela, je ne vois pas l'orthodoxie comme un facteur motivant une ambition impériale. Si l'Ukraine cesse d'exister à la fin de cette campagne, je le regretterai, mais la Russie n'y est pour rien. La Russie y est allée à reculons.

SLOBODAN DESPOT

Je suis d'accord. Je voudrais simplement vous donner mon témoignage en tant que Serbe orthodoxe pris au milieu de cette crise interne à l'orthodoxie. L'Église serbe est théologiquement plus proche de l'Église grecque, ses évêques et ses théologiens vont étudier en Grèce, notre principal monastère — Hilandar — se trouve sur le mont Athos et saint Sava, le fondateur de l'Église serbe, y a vécu. Il n'est évidemment jamais allé en Russie. D'un autre côté, l'Église russe tient l'Église serbe en très haute considé-

ration, contrairement à l'Église grecque. D'où nous nous trouvons, nous voyons les Grecs dire: «nous sommes anciens et légitimes», et nous voyons les Russes dire: «mais nous sommes grands». D'un point de vue psychologique, il s'agit, selon moi, d'une confrontation entre deux impérialismes, je dirais tacites. Nous sommes légitimes et vous ne l'êtes pas, et nous sommes grands et vous ne l'êtes pas. Il y a quelque chose comme ça. Il y a une rivalité.

ALEXANDER MERCOURIS

Oh, rivalité il y a. La question est de savoir qui en est le moteur, du moins entre les Grecs et les Russes. Pour être tout à fait honnête, je ne pense pas que l'Église orthodoxe russe se soit jamais montrée particulièrement intéressée à promouvoir sa position en Grèce. Je n'en ai jamais vu la preuve. J'ai peut-être plus de contacts que John avec le monde orthodoxe en Grèce, mais je n'ai jamais vu d'évêques ou de prélats russes venir en Grèce, parler aux gens, essayer de faire triompher leurs idées en Grèce. Bien sûr, du côté grec, il y a toujours eu ce besoin de s'affirmer face à ce géant, et ce n'est pas surprenant.

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT RUSSES

JOHN HELMER

Et puis, l'Église grecque était une Église résistante. L'Église russe n'a pas résisté, elle n'a pas d'histoire de résistance. L'Église grecque a résisté aux Turcs, mais l'Église russe a été cassée et n'a pas résisté efficacement au communisme. J'ai grandi avec une éducation protestante et j'ai donc dû adopter une identité protestante ou, pire, presbytérienne, lorsque j'ai été confronté à la Grèce et à la Russie. J'en ai retiré l'idée que les ecclésiastiques grecs étaient patriotes d'une manière émotionnelle qui différerait des Russes. Je l'ai ressentie. Les gens le disaient en Grèce. Ils ne peuvent pas le dire en Russie, pas à l'époque sovié-

tique. Et je n'en sais rien aujourd'hui. Mais quel est le public dont nous parlons? Un très petit nombre. La religion vivante, le troupeau des fidèles, est beaucoup moins nombreux que ce que prétend l'Église russe. Ils sont peu nombreux et âgés. Ce ne sont pas de jeunes soldats. Et pourtant, vous pouvez voir tout ce que le président russe et le ministre de la Défense font pour eux. Le ministre de la Défense ouvre la parade du 9 mai en se signant. Je trouve cela choquant.

ALEXANDER MERCOURIS

Je suis tout à fait d'accord avec John. Je n'ai pas la même connaissance de la Russie que lui, mais je me suis rendu dans le pays à de nombreuses reprises. J'ai passé du temps avec des Russes. J'y ai vu un christianisme très superficiel. Et je pense que l'ampleur de l'influence de l'Église orthodoxe en Russie est largement exagérée en Occident. Pour moi, il ne s'agit pas d'une force prépondérante dans la vie russe comme certains le pensent. Elle n'est certainement pas comparable à ce qu'elle fut peut-être au XIXe siècle. Je pense que l'idée d'un grand renouveau orthodoxe est largement exagérée. Il convient au gouvernement et aux personnes qui sont au pouvoir à l'heure actuelle d'insister sur ce lien avec l'orthodoxie, parce qu'ils ont des raisons politiques de le faire. Ils veulent avoir quelque chose qui les définisse en tant que Russes. Ils essaient probablement de recoller les morceaux après la disparition de l'Union soviétique et cherchent une alternative à ce qu'était l'URSS. Mais pour ce qui est de la population en général, il s'agit d'une pratique très superficielle. J'ai d'ailleurs vu quelque part que la fréquentation des églises en Russie est assez faible.

SLOBODAN DESPOT

Je voudrais simplement compléter ce qu'a dit John: l'histoire de la soumission de l'Église russe est bien plus ancienne. Elle

remonte à l'époque de Pierre le Grand. Il a brisé l'Église, il l'a soumise à l'État. Depuis lors, le patriarche est un fonctionnaire de l'État russe. Ce n'était pas le cas auparavant. Il y avait parité.

ALEXANDER MERCOURIS

Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu de parité totale dans le sens où, si vous suivez l'histoire russe, le tsar a toujours eu la position la plus forte. Je ne suis pas un grand expert en la matière, mais je pense que vous avez fondamentalement raison. Si j'ai bien compris, Pierre le Grand a aboli le patriarcat, il a établi à la place le Saint Synode avec un procureur général, qui était un fonctionnaire nommé par le tsar et qui administrait en somme l'Église en son nom. Le plus célèbre d'entre eux est un homme appelé Konstantin Pobiedonostsev, que John connaît probablement mieux que moi. Je pense que c'est vrai. Je pense que l'on peut sous-estimer la mesure dans laquelle, surtout à la fin du XIXe siècle, le monde orthodoxe dans la Russie tsariste a commencé à s'opposer à cet ordre des choses. Il était déjà question de restaurer le patriarcat. De nombreux théologiens étaient actifs à cette époque. Il y avait beaucoup de penseurs chrétiens. J'ai l'impression qu'au moins dans la vie intellectuelle du pays, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, l'orthodoxie était importante. Et elle n'était pas toujours aussi soumise au tsar et aux autorités qu'elle l'avait été, certainement à l'époque de Pierre et peut-être plus tard.

Mais ce qui existe aujourd'hui est l'ombre de tout cela. Si Pierre a dû prendre en main l'Église et la diriger comme il l'a fait, c'est parce qu'à l'époque, elle était la force organisatrice, intellectuelle et spiri-

tuelle, de la société russe. C'est du moins mon impression.

JOHN HELMER

Tous les rois font cela aux chefs d'Église, comme Richelieu ou Mazarin en France. Les rois ne restent pas rois si l'Église est dominante. C'est ainsi; vous êtes un roi stupide si vous n'avez pas compris cela. Or l'Europe n'a pas eu beaucoup de rois idiots. Nicolas II était peut-être assez bête, et il a mal terminé. Il ne faut pas exagérer le rôle de l'Église, car c'est exactement ce que veulent les ecclésiastiques. Je suis désolé, je suis laïque. Et je pense que l'utilisation des symboles religieux dans un défilé militaire, l'octroi à l'Église du droit de construire une cathédrale sur un terrain militaire, tout cela est du patriotisme qui forme la nation, c'est motivant, mais cela n'a rien à voir avec la lutte dramatique de ce pays contre sa propre extinction. L'Église est contente et très bien récompensée d'être montée à bord. Il en a été ainsi en Angleterre, en France, en Espagne, etc.

SLOBODAN DESPOT

En résumé, nous venons de déterminer que l'orthodoxie n'est pas un facteur géopolitique. C'était ma question initiale.

ALEXANDER MERCOURIS

Je dirais que non, dans les grandes lignes. Je ne pense pas que ce soit le cas.

JOHN HELMER

Moi non plus.

/A suivre/

✱ Illustration: «Mont Athos» par Sergueï Aparine.

LISEZ-MOI ÇA! par Patrick Gilliéron Lopreno

«Le passe-muraille» de Marcel Aymé

MARCEL AYMÉ AIME MYSTIFIER SON LECTEUR AVEC DES SUJETS FANTASTIQUES. MAIS LE SURNATUREL ET LE MERVEILLEUX, CHEZ LUI, NE SONT JAMAIS GRATUITS. SES ALLÉGORIES SONT DES RACCOURCIS POUR MIEUX CONNAÎTRE L'HUMAIN, SES RÉACTIONS ET SA NATURE.

CE QU'IL APORTE

Dans la nouvelle «Le passe-muraille», publiée en 1941, M. Dutilleul, quadragénaire et célibataire montmartrois, possède le don, depuis sa naissance, de traverser les murs. Petit fonctionnaire au sein du ministère de l'Enregistrement, il subit les frustrations et les réformes absurdes de son sous-chef, monsieur Lécuyer. Ce dernier, dans un désir de l'humilier, le relègue dans un réduit semi-obscur. En réaction et par vengeance, Dutilleul se sert de son pouvoir nouvellement révélé pour le terroriser et se manifeste à travers le mur du bureau de Lécuyer sous la forme d'un trophée. Apeuré, celui-ci n'en croit pas ses yeux.

Poursuivant sa lancée, Dutilleul traverse murs et murailles et se met, petit à petit, à perpétrer des vols, des délits et des cambriolages. Étonnamment, il s'aperçoit qu'en commettant ces actes délictueux son aura ne fait que grandir auprès du public et surtout de ses collègues; ce qui le rend fier et heureux. Désormais, il peut être en tout lieu et à tout moment, indépendamment des lois de la physique. Les notions d'ubiquité et de dédoublement se retrouvent



aussi dans les autres nouvelles qui composent ce recueil. Particulièrement dans «Les Sabines», où la multiplication du corps à travers le lieu et la géographie est le sujet principal. Entraîné dans ce jeu de domino, le Dieu Chronos est déboulonné au profit d'une distorsion du temps qui permet à l'écrivain de jouer avec les événements historiques. En réaction à cette déconstruction temporelle, il nous parle aussi de la mort et de la résurrection. Il n'y a nulle intention

christique ou religieuse dans ses mots, mais une dématérialisation en phase, peut-être, avec l'existentialisme qui deviendra à la mode dans le Paris d'après-guerre. L'élément transcendant n'est plus en vogue: on le laisse de côté. La dernière nouvelle, «En attendant», nous plonge dans le Paris de l'Occupation avec toutes ses misères, privations et violences. Ami de Louis-Ferdinand Céline et du peintre Gen Paul, Marcel Aymé les fait apparaître dans ses textes et il s'emploie, dans «Le passe-muraille», à utiliser l'argot en référence à Céline.

CE QU'IL EN RESTE

Le questionnement sur l'espace et le temps, avec le relativisme qui en ressort, est comme une obsession chez Marcel Aymé. Par cela, son œuvre revêt une dimension postmoderne et peut être vue comme une prémonition de la *société liquide* en devenir. En parlant de la mort, Aymé nous mène vers l'amour. Chez lui, le mariage en est l'antithèse, car il ne

croit en aucune convention sociale. L'amour doit rester individuel, libre et sans jugement. Le style d'Aymé est dense et classique, mais les thématiques qui s'en dégagent sont, elles, très contemporaines et interrogent sur le rôle que nous voulons donner à l'homme et à sa transformation. En cela, son œuvre aura été prophétique.

À QUI L'ADMINISTRER?

À cause de certaines de ses positions politiques et de ses liens d'amitié, Marcel Aymé a longtemps été considéré comme un auteur sulfureux. Mais la réalité est plus complexe et sous ses traits d'anarchiste de droite, il y a chez lui une aspiration cohérente vers la paix et une haine viscérale de la guerre. On peut évoquer bien d'autres aspects de Marcel Aymé: l'homme est, comme les personnages de ses écrits, multiple. *Le passe-muraille*, *Uranus* et *La Vouivre* sont des livres à se procurer au plus vite.

- Marcel Aymé, *Le passe-muraille*, éd. Gallimard.

TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 25 juin au 1er juillet 2023

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Barré. Ce qui arrive à Nigel Farage est, à tout prendre, assez effrayant. Le leader de l'UKIP, qui fut le principal architecte du Brexit — et par là même l'un des leaders historiques du Royaume-Uni au tournant du XXI^e siècle, quoi qu'on puisse penser de lui par ailleurs —, est pestiféré dans son propre pays. Sa banque a fermé ses comptes sans aucune explication, et aucune autre ne veut de lui. On voudrait le pousser à l'exil qu'on ne ferait pas autrement. Dans une vidéo qui donne à réfléchir, Farage s'adresse à ses compatriotes: «si on a pu me le faire à moi, on peut le faire à n'importe qui d'entre vous». Des trublions comme Farage sont des menaces pour la démocratie, qui se défend comme elle peut... L'autocrate Loukachenko lui fera sans doute bon accueil.

Idiotie funeste. A Kramatorsk, non loin du front du Donbass, les Russes ont réduit en poussière un hôtel et une pizzeria. L'Occident unifié crie au crime de guerre. De fait, des civils, dont des enfants, ont été tués. On oublie de préciser que l'hôtel était réquisitionné pour une réunion militaire et rempli de combattants étrangers. Propagande russe? Non. Les mercenaires étrangers ont fait tout le travail pour Moscou. Ils se sont exhibés sur Instagram en révélant leur géolocalisation. Ils ont filmé l'opération des secours en capturant nombre d'insignes militaires divers. Ils ont même ajouté que «c'est plein de soldats là-dessous». L'État-major russe remercie. Il n'en demandait pas tant.

Provocation. La Suède a officiellement autorisé la mise à feu rituelle d'un exemplaire du Coran: une manière sournoise de torpiller sa propre adhésion à l'OTAN

grâce au veto des Turcs. L'auteur de ce «happening» est un Syrien du nom de Momika, fondateur du «Parti de l'Union syrienne» et sa personnalité est à tout le moins intéressante. L'excellent journaliste Kevork Almassian retrace le profil d'un agent provocateur type, et conclut:

Momika est soit un homme troublé, instable et narcissique à la recherche d'attention et de célébrité, soit il est soutenu par une ou plusieurs puissances politiques/de renseignement pour créer de la sédition et de l'instabilité, non seulement en Suède mais aussi en Irak, où les éléments radicaux et les cellules dormantes d'ISIS capitaliseront sur cet incident et cibleront des communautés sans défense, tout comme ils l'ont fait avec le génocide des Yézidis en 2014 et 2015.

Comme quoi, il ne faut jamais s'arrêter à l'écume des événements...

Eaux troubles. La Suisse est le pays le plus propre du monde et son eau potable n'y fait pas exception. Vraiment? Une enquête du magazine de consommateurs K-Tipp a jeté du sable dans la carafe.

«Le résultat, effrayant a en effet montré qu'un ménage sur deux est concerné par la présence de substances toxiques dans l'eau potable. Il s'agit de composés perfluorés difficilement dégradables. Selon l'Institut allemand d'évaluation des risques, ces toxines sont soupçonnées de provoquer le cancer et de nuire aux enfants dans le ventre de leur mère.»

L'analyse de K-Tipp a montré que près de 400 des 872 échantillons analysés dans les grandes agglomérations étaient contaminés. Si même les Suisses doivent passer à l'eau en bouteille, la fin des temps est proche... À moins que l'enquête ait été commanditée par N***lé?

Cassandra. Bruno Bertez a «soigneusement» traduit un exposé du professeur John Mearsheimer sur la guerre en Ukraine qu'il estime particulièrement important. C'est en effet une anticipation lucide, sombre, désabusée, qu'il est utile de lire et de méditer.

«Moscou cherchera à exploiter les fissures existantes entre les pays européens, tout en s'efforçant d'affaiblir les relations transatlantiques ainsi que les principales institutions européennes comme l'UE et l'OTAN. Compte tenu des dommages que la guerre a causés et continue de causer à l'économie européenne, du désenchantement croissant en Europe face à la perspective d'une guerre sans fin en Ukraine et des diver-

gences entre l'Europe et les États-Unis concernant le commerce avec la Chine, les dirigeants russes devraient trouver un terrain fertile pour semer le trouble en Occident.»

Leçon de philosophie. Le philosophe polonais Zygmunt Bauman a formulé avec sa «société liquide» une vision perspicace et très éclairante de la forme de civilisation où nous vivons aujourd'hui. Cette conférence de l'Observatoire de la modernité en donne un très bon aperçu, par de jeunes philosophes qu'il est agréable d'écouter.

Pain de méninges

LE SCANDALE DE LA LIBERTÉ

Au commencement, je vous disais que le scandale de la création n'était pas la souffrance, mais la liberté. J'aurais pu aussi bien dire l'Amour. Si les mots avaient gardé leur sens, je dirais que la Création est un drame de l'Amour. Les moralistes considèrent volontiers la sainteté comme un luxe. Elle est une nécessité. Aussi longtemps que la charité ne s'est pas trop refroidie dans le monde, aussi longtemps que le monde a eu son compte de saints, certaines vérités ont pu être oubliées. Elles reparassent aujourd'hui comme le roc à marée basse. C'est la sainteté, ce sont les saints qui maintiennent cette vie intérieure sans laquelle l'humanité se dégradera jusqu'à périr. C'est dans sa propre vie intérieure en effet que l'homme trouve les ressources nécessaires pour échapper à la barbarie ou à un danger pire que la barbarie, la servitude bestiale de la fourmilière totalitaire. Oh! Sans doute, on pourrait croire que ce n'est plus l'heure des saints, que l'heure des saints est passée. Mais, comme je l'écrivais jadis, l'heure des saints vient toujours.

— Georges Bernanos, «Nos amis les saints», Conférence prononcée à Tunis en 1947.